Alors voilà partie 1 pour celles qui ne l'ont toujours pas lue.  
Bonsoir les filles, il faut dire que j’ai pris beaucoup de plaisir à lire vos histoires, en cherchant secrètement une qui me parlerait le plus et qui ressemblerait à la mienne, mais en vain. Mais il faut dire que mon histoire est unique, digne des comptes des milles et une nuit.   
Part 1  
Tout commence en 2009, je venais de décrocher mon bac, et j’ai décidé de continuer mes études à Toulouse. Ma famille n’était pas des plus riches, et la bourse que j’avais couvrait à peine mes études. Je devais donc me prendre en charge pour payer le loyer et tout ce qui va avec. Il faut dire que ça n’était pas facile, mais mon optimisme et ma forte personnalité m’ont aidé à m’en sortir. Je bossais en tant que livreuse dans une pizzeria, des fois je me retrouvais face à des camarades de classes, des amis, des professeurs, mais avec le temps j’ai appris qu’il n’y avait aucun mal à gagner sa vie, tant que ça reste dans les normes. Il m’arrive d’y penser maintenant, c’était l’une des plus belles périodes de ma vie.  
Je n’étais aucunement le genre de bombasse qui faisait rêver les hommes, d’ailleurs, mon expérience avec eux était tellement limitée que je me considérais ignorante en la matière. Et pourtant c’était le dernier de mes soucis. Je ne cherchais pas l’amour, et il ne semblait pas me chercher non plus, du moins c’est ce que je croyais, jusqu’au 12/01/2010. Ce soir-là, on reçoit une commande de dernière minute que j’étais obligé de livrer moi-même, vu que c’était sur mon chemin de retour.   
Une fois sur place, je frappe (et si seulement je n’avais jamais mis les pieds là bas), la porte s’ouvre et je frôle l’arrêt cardiaque. « PUTAIN SA RACE CH7AL ZWIN » était l’unique pensait qui traversait mon esprit. Il me voit pâlir, me demande si je vais bien, mais je n’ose dire aucun mot. Etait-ce ça l’amour ? Non, je ne le crois pas. Je me ressaisis, lui passe sa commande, et je m’en vais. Il ne me quittait pas des yeux. Je sentais son regard sur moi, et je rougissais à cette idée. Je rentre le soir, en me disant que je ne le reverrai certainement plus jamais. Le lendemain, même heure, le téléphone sonne, même commande, même adresse, et c’est moi qui livre. Je le revois, je frôle l’arrêt cardiaque, je sens son regard sur moi et puis je rentre.   
C’était ainsi, pendant plus d’une semaine, je m’amusais à penser que c’était un rituel, une sorte de passage obligatoire. Je n’attendais que ces 5 minutes devant sa porte, chaque jour. Le 23/01/2010, comme son habitude, commande de dernière minute que je livre moi-même. En ouvrant la porte, je le retrouve, encore plus beaux qu’un dieu grec, avec son costume et sa barbe de trois jours. En le voyant, j’oubliais de respirer. Il me prend par la main, et me demande d’enter. J’étais tellement hors de moi que je ne répliquai point. J’étais là dans son salon, au beau milieu d’une centaine de bougies, moi Farah, fille du Maroc, livreuse de pizza. Je n’en croyais pas mes yeux. Il me prend par la taille, me colle à lui.. Il sentait tellement bon que j’en perdais le souffle. Je savais que c’était un rêve et je ne voulais pas me réveiller. Il me dit qu’il s’appelle Ali, qu’il est marocain de mère française, que je lui plais, et qu’il ne me lâchera jamais. Je n’en croyais pas mes oreilles. Oui, c’était ça l’amour. Inexplicable, soudain, déstabilisant. On parlait de tout et de rien, on riait, dansait, chantait au rythme de notre amour, et ce n’était que le début.  
: Dès aujourd'hui j'enverrai à chaque fois la suite à une fille, entre 21heures et 23heures, checkez vos Inbox les filles !   
Partie 2 :  
J’étais Farah, fille du Maroc, livreuse de pizza, et j’appartenais à Ali.   
On ne s’est plus jamais quitté. Pendant presque un an, on a vécu l’amour des comptes des mille et une nuits. Même en n’ayant plus besoin d’argent, je n’ai jamais voulu quitté mon travail de livreuse. On a gardé notre rituel, sa commande en retard, ma livraison tardive, mais cette fois ci, je livrai chez moi aussi, chez nous. On mangeait à deux, on dormait à deux, on voyageait à deux. On ne faisait plus qu’un. J’ai connu son entourage et il a connu le mien. On savait qu’on était fait l’un pour l’autre, j’étais sienne, et il était mien. On s’était donné corps et âme, sans aucune dispute, sans aucune imperfection. On était jeunes, ivres d’amour et pleins de vie. Je n’y croyais pas. Moi Farah, fille du Maroc, plus ordinaire que l’ordinaire même, j’avais droit à cet amour.   
Ma famille était assez conservatrice, mais ils me faisaient confiance. Ils connaissaient mes limites et mes principes, ils me connaissaient. Ali en était conscient et me respectait beaucoup, et mes limites ne le dérangeaient aucunement. On partageait le même lit, dormait corps collés, souffles mélangés, mais il n’osait jamais me toucher. Je l’aimais pour ça aussi. En décembre 2010, mes parents décident de me rendre visite. Je gardais encore mon appartement, dans lequel j’ai du re-déménager pour leur séjour. Ils étaient au courant pour Ali, mais ignoraient les petits détails comme moi habitant chez lui, moi dormant avec lui et j’en passe.   
Le 3ème jour après leur arrivée, Ali demandait à les voir, il voulait officialiser les choses. Je connaissais mon père, unique fille que je suis, il voulait un mariage grandiose, au Maroc, suivant les traditions de nos ancêtres. Je le savais, Ali aussi, mais il insistait pour lui rendre visite avec ses parents. Ce fut le cas. Papa et maman l’avaient adoré, malgré sa vie de français ils voyaient en lui l’éducation marocaine de son père. Ils voyaient en lui l’homme idéal pour leur fille. La journée se termina avec une fatha. Nous étions fiancés.  
Le séjour de mes parents se faisait long, et les bras de mon amour me manquaient, chaque jour un peu plus. Ca me manquait de me blottir contre lui quand il pleuvait dehors, d’entendre ses « je t’aime » à chaque fois qu’il se réveillait en pleine nuit, de sentir ses lèvres sur les miennes aux premières lueurs de soleil, de sentir ses cheveux bruns entre mes doigts, de sentir les battements de son cœur contre mon dos lorsqu’il m’enlaçait alors que je lui préparais à manger. Je suffoquais en son absence !   
22/01/2011, mes parents rentraient au Maroc. Je déménageai encore chez mon fiancé. Cette nuit, on ne s’était pas lâché, je ne voulais plus quitter ses yeux, ses bras, ses lèvres. On s’est endormi dans les bras l’un de l’autre, sans aucun mot. Tout était dit.  
Le lendemain, 23/01/2011, comme à son habitude, il me réveilla avec son baiser matinal, et me chuchota «Ca fait un an que je t’aime. Je t’aimerai jusqu’à ce que la mort nous sépare ». Son regard était tellement profond, que j’en oubliais de respirer. Je ne savais pas quoi répondre, alors je l’ai embrassé. Une fois, deux fois, trois fois. Nos respirations s’accéléraient, nos souffles s’entrecoupaient de baisers chaleureux, nos corps se collaient l’un à l’autre jusqu’à n’en faire plus qu’un. Je ne savais plus ce qui m’a pris. Je lui appartenais et je n’avais plus de principes. Au moment où je lui retire son pull, il m’arrête, me regarde avec amour, m’embrasse une dernière fois et me murmure à l’oreille « Tu vas être en retard pour tes cours ». Je savais qu’il en avait envie, je le sentais, mais je le connaissais aussi, et il ne voulait pas que je regrette quoi que ce soit. Je l’embrasse et me relève."

Et voici la 3 ème partie :

Mon sourire illuminait mon visage ce jour. J’étais la plus heureuse du monde. Je courais dans le couloir de l’école, sursautais en cours, embrassais le concierge, la femme de ménage, le chauffeur du bus. J’étais une enfant de 5 ans, et mon bonheur n’avait pas de limite. Le soir, comme à mon habitude je rejoins mon travail. Et comme chaque soir depuis plus d’un an, je reçois une commande en retard, que je livre moi-même avec amour à mon Ali.   
Je frappe à la porte, il m’ouvre. Encore une fois je frôle l’arrêt cardiaque. Il s’affichait en costume et en barbe de 3 jours, comme la première fois. Il me regarde, me prend pas la main et me demande d’entrer. Je me retrouve dans le salon, entourée d’une centaine de bougies. Il me tient pas la taille, me tire contre lui, et on danse sur les rythme de « At last », notre chanson préférée. Je me laisse faire. Il me fait bouger aux rythmes d’Etta James, me regarde dans les yeux, me sourit, m’embrasse, et on dance, encore et encore, jusqu’à ce que la chanson s’arrête.  
La musique laisse place au silence. Je ne sais quoi dire, je tremblais d’amour et de passion. Il me colle à lui, et me murmure à l’oreille « Tu es mon amour, ma femme, la mère de mes enfants, ma joie. Tu es ma Farah, aujourd’hui, demain, à jamais. ». Mes larmes ne s’arrêtaient plus, je ne savais pas que c’était possible, mais je l’aimais encore plus que ce matin. Il prit ma tête entre ses mains et nos lèvres se retrouvaient. Nos baisers étaient tellement chaleureux et passionnés, que je me retrouvais, encore une fois, sans principes. Nos souffles se mélangeaient, nos mains se cherchaient, nos corps se collaient, et nos respirations s’accéléraient. J’avais envie de lui, et lui aussi. Je tente encore une fois en essayant de lui enlever sa veste, mais il ne s’arrête pas. Je déboutonne sa chemise, et il m’embrasse encore plus. Je dévoile son torse, et admire sa perfection. Il était beau, et il était à moi.   
Au moment où je décide d’enlever mon pull, il m’arrête. Je pensais qu’il allait faire son respectueux, et j’avais préparé un long discours pour le convaincre « Tu sais Ali, on est fiancé... et je sais que tu ne me quitteras jamais... et je t’aime... et je sais ce que je fais... et je ne le regretterais pas... et j’ai envie de toi... et... » Avant de finir mon argumentaire, il me soulève et m’embrasse. J’étais encore une fois prise au dépourvu, et j’en oubliais de respirer. Je n’étais pas légère, et pourtant il me tenait comme si mon poids s’annulait dans ses bras. On traverse le hall vers la chambre, sans se quitter du regard. Il me dépose au pied de la porte, et me demande de l’ouvrir.   
Lumière tamisée, pétales de roses, musique douce, il avait tout préparé. Je me suis encore surprise à l’aimer encore plus. Je me retourne et l’embrasse, une fois, deux fois, trois fois. Il me déshabillait doucement, et délicatement. Il prenait son temps et moi aussi, en essayant de savourer ce moment de perfection. Sous son corps, toutes mes rondeurs, tous mes complexes, toutes mes imperfections se dissipaient. Sous son corps je me sentais belle...

Part 4

Je me réveille dans ses bras le lendemain, j’ignore quand est ce qu’on a cédé à la fatigue, et je ne voulais pas le savoir. Les détails de cette nuit me reviennent encore au moment où j’écris ces lignes, j’en souris maintenant.

L’odeur de sa peau me fait sourire et je le réveille, il me regarde avec tant d’amour et de tendresse, puis m’embrasse. Il se relève pour prendre sa douche. J’admire les mouvements de son corps, et la fermeté de ses muscles, je le suivais du regard et sa le faisait rire. Son rire me faisait rêver. Je me faufile doucement et le rejoins sous la douche. Moi Farah, fille du Maroc, livreuse de pizza, prenais une douche avec mon amoureux. Je m’affichais devant lui, comme si mes complexes n’avaient jamais existé.

On vivait notre amour, et on savourait de notre bonheur. Et l’idée de penser que c’était seulement le début nous mettait hors de nous. Ali aimait beaucoup voyager, son métier lui offrait cette possibilité, et mes week-end libres nos le permettaient. On faisait beaucoup de randonnée et de camping, puisqu’on était tous les deux fanatiques de la nature. On était le genre de couple qui se baladait en vélo dans les rues de Toulouse, qui partait à Paris sur un coup de tête. On profitait pleinement de notre jeunesse et on faisait l’amour tout le temps.

Au bled, mes parents préparaient le mariage pour mon retour l’été. Je gagnais plus en travaillant et je pouvais leur envoyer de quoi couvrir la majorité des charges. Notre joie j’avais plus de limites. Le mariage était prévu pour le 15 Août. Je devais renter un peu plutôt pour l’essayage et les derniers préparatifs, j’ai donc pris mon billet pour le 12 juin.

Ali refusait souvent d’utiliser les préservatifs, il me disait que l’amour ne se protégeait pas et qu’il voulait me faire des enfants. J’en riais tellement, mais je refusais au final. J’aurai tout donné pour un bébé qui a ses yeux et son sourire, mais certainement pas avant le mariage.

La veille de mon voyage, je rentre à la maison, et il était là, à m’attendre avec son diner, ses bougies et son grand sourire. Il me gâtait et me traitait comme une princesse. Il me rendait heureuse. Ce soir, il me fît l’amour, comme il ne me l’avait jamais fait. Il savourait chaque moment, chaque baiser, chaque caresse. Nos cœurs battaient à l’unisson, et je ne respirais plus que son odeur. Son amour me submergeait et me faisait jouir de plus belle. Ce soir-là, on ne s’était pas protégé. Je prenais ma pilule, et je n’étais pas en ovulation, et je ne voulais pas gâcher le moment en lui demandant de sortir sa capote. Je me suis laissée aller. Je m’endors encore une fois dans ses bras, bercée par le mouvement de sa poitrine contre ma tête. C’était l’endroit le plus sûr au monde pour moi.

Mon vol était prévu pour 9h. A le voir fatigué, endormi comme un bébé, je n’ai pas voulu le réveiller. Certes il allait me manquer, mais il me rejoignait dans moins d’une semaine. Je lui ai laissé un petit mot sur la table de chevet, un dernier baiser et je suis sortie.

J’arrive au Rabat, au bout de quelques heures. Les festivités à la maison avaient déjà commencé, et tout le monde se préparait pour le grand jour. La famille ignorait encore l’identité de mon future mari, c’était mon choix, je ne voulais pas de tberguigu avant le mariage.

J’étais tellement prise par les préparatifs, que je n’ai pas eu le temps d’appeler Ali ou de lui parler durant les deux premiers jours, à part le mail que je lui ai envoyé pour lui dire que j’étais bien arrivée. Il n’avait pas fait signe non plus, il m’avait dit qu’il allait partir en mission pour deux jours, et qu’il n’aura certainement pas de réseau. Je n’y ai donc pas prêté attention.

Le troisième jour, veille de son vol, j’essaye de le joindre mais en vain. Je l’appelle au bureau, personne ne répond, je rappelle à la maison, aucun signe. Mon instinct me disait que quelque chose n’allait pas, mais mon cœur refusait de le croire.

15h58 le téléphone sonne, mon ventre se crispe, mon cœur se serre et les larmes s’installent au coin de mes yeux. Je décroche, au bout du fil, une voix pleurante, une voix que je reconnais, celle de la maman d’Ali, entre deux sanglots, je ne retiens qu’une phrase « Ali est mort ».

A mon réveil, je ne me rappelais plus de rien. Je me suis retrouvée dans ma chambre, ma mère pleurant à mon chevet. Et puis je me suis rappelé, le coup de fils, les sanglots, ALI ! J’essaye de me lever, mais je n’avais plus de force, je me retourne vers ma mère « Mama chnou kayen » mais elle fuit mon regard, je savais que ce n’étais pas un cauchemar. Ali n’est plus !

Je n’ai pu verser aucune larme ce jour, certains disaient que c’était le choque, d’autres disaient que c’était le déni, mais moi je le sentais, Mon amour était mort, et je n’arrivais pas à pleurer son départ. On m’a dit qu’il avait glissé dans les escaliers, et j’en ai tellement ris ! Je l’ai imaginé, se réveillant ce matin, jetant un coup d’œil sur au miroir, songeant à se raser, puis souriant en se rappelant quand je lui disais que je ne l’aimais que pour sa barbe. Prenant une douche, en utilisant mon shampoing, parce qu’il avait encore une fois oublié d’acheter le sien. Ça lui rappelle mon odeur, cela lui rappelle combien je lui manque. Je l’ai imaginé mangeant ses céréales devant la télé, comme un enfant de 5 ans. J’en riais chaque matin, mais je l’aimais pour ça aussi. Puis je l’ai imaginé portant ses chaussures, fermant la porte et descendant les escaliers, une marche, deux marches, trois marches, et puis plus rien. C’est comme s’il n’avait jamais existé. L’ironie du sort me faisait rire de plus belle. En ratant une petite marche, il se retrouve tête écrabouillée, avec une hémorragie interne, et puis plus rien. C’était drôle !

Ali aimait beaucoup le Maroc, ses parents le savaient, c’est pour ça qu’ils ont décidé de l’enterrer ici, à Essaouira, sa ville natale. Des fois, après m’avoir fait l’amour, il me disait que quand on allait vieillir, on rentrerait à Essaouira pour vivre au bord de la mère, et qu’on allait recevoir nos petits enfants durant l’été, et qu’il me ferait encore l’amour comme cette nuit. J’en riais tellement. J’en souris maintenant.

Son corps fut enterré le 17 Juin 2011. Je n’ai pu voir que son cercueil, et je n’avais toujours pas pleuré sa mort. Je portais du blanc ; 21 ans, je me considérais veuve.

Avec mes parents, nous nous sommes installés chez lui, là où il avait grandi. Je passais ma journée dans sa chambre d’enfant, à découvrir ses jouets, ses bouquins, ses draps, à sentir son odeur dans ses peluches, à m’imaginais dans ses bras. Je ne mangeais plus, je ne buvais plus. Je ne pensais qu’à lui.

Le troisième jour après son enterrement, on se rend au cimetière pour visiter sa tombe. Je n’avais encore pas pleuré. Je me suis mise devant lui, j’ai imaginé son corps, sans âme, gisant sous cette terre. J’ai senti son odeur encore fraîche, j’ai pensé à ses câlins, et pendant une seconde j’ai cru le voir devant moi.

Je ne me rappelle plus des semaines qui suivirent, j’avais perdu la notion du temps. Je ne savais plus comment vivre sans mon amour qui manquait tellement. Je me sentais seule, et ne voyais plus aucun intérêt de vivre encore. Il m’arrivait de songer au suicide, mais Ali n’aurait jamais accepté. Et puis je pensais aussi à mes parents, ce qu’ils ressentiraient je mourrais. Je ne leurs voulais aucune souffrance.

Depuis le décès, les parents d’Ali sont restés au Maroc. Eux aussi avaient besoin de temps pour guérir leurs plaies. Il m’arrivait de leur parler au téléphone pour essayer de garder contact avec eux. Ali l’aurait voulu aussi.

Pour les 40 jours, ils nous invitèrent à Essaouira, pour une nuit à la mémoire de mon amour. C’était un vendredi, toute la famille d’Ali était présente. Ses oncles, ses tantes, ses cousins, ses amis, même ceux qui vivaient à l’étranger. Ils étaient tous là pour lui. Après la prière d’Aljoumouâa, nous nous sommes dirigés au cimetière. J’espérais qu’en revoyant sa tombe, les larmes couleraient enfin pour que je puisse faire mon deuil, mais en vain. Arrivée au pied de sa tombe, j’imaginais son corps et son visage, je sentais ses caresses, et son odeur, comme s’il ne m’avait jamais quitté. Je sentais sa présence en moi, et ça me calmait, et encore une fois, pendant un instant j’ai cru le voir. Je me suis évanouie.

Quand j’ai repris conscience, j’étais allongé sur son lit, je n’arrivais toujours pas à ouvrir les yeux, mais j’entendais la voix de ma mère qui disait que c’était dû au manque de sommeil, et parce que je ne mangeais rien aussi. J’ouvre les yeux, et une odeur de nourriture pénètre mes narines. J’ignorais son origine, mais elle m’était insupportable. Je me suis surprise à courir vers les toilettes, mains sur le ventre, vomissant comme je ne l’avais jamais fait. Je relève ma tête, surprends reflet au miroir, mon cœur se serre, et me yeux criait la vérité : J’étais enceinte…

Le temps d’une seconde, le monde s’est arrêté autour de moi, je le sentais en moi, le fruit de mon amour, et pour la première fois depuis la mort de Ali j’ai pleuré.. de joix. Ali m’a laissé le plus beau des souvenir : son enfant.

En me ressaisissant, je retrouve ma mère derrière la porte entre ouverte, elle avait tout vu et savait ce que ça voulait dire. Pendant un instant, j’ai cru voir dans ses yeux une joie profonde, mais son regard à la fois choqué et déçu me disait tout. Je connaissais mes parents, même avec tout l’amour qu’il me portait ils n’auraient jamais accepté mon enfant, pour eux c’était un bâtard, même si Ali et moi étions fiancés. Nous avons quitté Essaouira dans l’après-midi du samedi. Pendant tout le trajet, on ne parlait pas. Mon père pensait que je faisais mon deuil, ma mère quant à elle était plongé dans ses pensées.

Le lendemain de notre arrivée à Rabat, ma mère me rejoint dans ma chambre pour me ramener le petit déjeuné. Je savais qu’elle n’était pas encore prête à parler, et je respectais ceci. Le silence s’était placé. Je m’amusais à imaginer mon bébé avec les yeux et le sourire de son père. Je pensais aux noms aussi. Parfois il m’arrivait de stresser quant au sort de mes études, mon retour en France, ma vie sans Ali, j’étais perdue et enceinte, et je ne pouvais pas me le permettre.

Ma mère brisa le silence « Khaski tey7ih ». Ces mots me font encore le même effet, au moment où j’écris ces lignes. J’ai fait semblant de ne pas l’avoir entendu, et lui redemande ce qu’elle a dit. Elle me redit une fois encore la même réplique. Je n’en croyais pas mes oreilles. Comment pouvait-elle me demander de tuer la seule chose qui me restait de Ali, comment pouvait-elle me demander de me passer du seul espoir qui me gardait en vie. « Je t’interdis d’y penser mama. Je ne tuerai jamais mon enfant ». Mes larmes en disaient plus. « Hadak weld l7ram, bbah layrehmou ou nass 3emrhoum ghadi y9blou bik oula bih. Ou fdihtek ghadi tchouwehna 9edam koulchi ». Je ne me rappelle plus comment, tout ce que je sais c’est que je me suis retrouvé dehors, en pyjama, un dimanche matin, et je pleurai toutes les larmes de mon corps. Ma mère n’arrêtait pas d’appeler, mais je refusais de lui répondre. Comment pouvait-elle parler de mon enfant de cette façon ? Comment pouvait-elle le traité de bâtard ? C’était mon bébé et celui de Ali. Ce soir, je suis rentrée tard, ma mère essayait de me raisonner, mais je refusais de l’écouter.

Avant de m’endormir, j’ai pensé que je devais faire un tour chez le médecin de lendemain.

Le lendemain matin, je suis partie voir le médecin pour m’assurer de mon état de santé et de celle de mon bébé. Hamdoullah tout était au point, c’était mon deuxième mois, j’avais besoin de repos, et je ne devais plus m’énerver.

A mon retour à la maison, mes parents m’attendaient au salon. Le regard de mon père était froid, encore plus froid que celui de maman ; il savait. Il me demande de m’assoir, et ça n’annonçait rien de bien, puisque je le connaissais et je savais pertinemment qu’il n’y avait aucune chance pour mon bébé dans cette maison. Dans ma tête je planifiais déjà mon départ, quand il interrompit mes pensées « Lhedra dyal mamak ma3endha lach tkoun, dakchi hram, et nfss lli fkerchek ghadi teb9a .. » surprise, je m’apprêtais à m’agenouiller devant lui pour le remercier « walakin kayb9a weld lhram. Ou 3mri ne9bel bikoum fwest dari ». Je savais que c’était trop beau être vrai, et mon départ je le préparais de toute façon, c’est juste que je ne m’y attendais pas aussi tôt. Il se lève et s’en va. Je me retourne vers ma mère, une larme coule le long de sa joue, mais elle ne place plus aucun mot. Je devais partir, je n’appartiens plus ici. J’ai passé la journée suivante à faire le tour de Rabat, pour rassembler mes papiers et pouvoir rentrer chez moi. Je n’avais plus de place avec eux.

A ma grande surprise, les procédures n’étaient pas aussi longues que je le soupçonnais, même mon visa je l’ai eu sans complications, c’était comme si mon pays ne voulait plus de moi. Mes parents ne m’adressaient plus la parole, je squattais chez une amie depuis plus d’une semaine, j’avais perdu mon amour, et je n’avais plus goût à la vie, La seule chose qui me calmait en ces moments était mon bébé.

J’ai quitté le Maroc le 15 Août 2011, le jour où je devais épouser l’homme de ma vie. En y repensant, je me dis que le destin ne fait pas les choses à moitié, et que les dates ne tombent jamais au hasard. Tout au long du trajet j’avais un boule à la gorge, une peine immense me submergeait à l’idée de rentrer à la maison sans Ali, comment pouvais-je revivre sans lui. Mes parents n’avaient plus demandé de mes nouvelles depuis que j’ai quitté la maison, comme s’il n’avait jamais eu d’enfant, et ça me faisait encore plus mal. J’étais seule dans mon pétrin et je devais m’en sortir pour mon bébé. Une fois à Toulouse, j’ai décidé de rentrer à mon ancien appart puisque je n’étais pas encore prête à revoir le lieu où il était mort. J’y ai passé la nuit.

Le lendemain, j’ai pris mon courage à deux mains, et je me suis dirigée vers la maison .. notre maison. Tout était si calme, et la vie continuait comme si les derniers mois de ma vie n’avait jamais eu lieu, t ça me faisait tellement de peine. Les larmes coulaient tout au long de mon visage alors que j’ouvrais la porte. Tout était en ordre, bien ranger et à sa place, ses parents ne voulaient rien toucher avant mon retour.

Les draps sentaient son odeur, le miroir me reflétait son image, le salon me rappelait nos danses et nos diners romantiques. Chaque parcelle de cette maison me rappelait combien il me manquait, et combien il me rendait heureuse. J’ai passé cette journée à fouiller dans ses affaires, tantôt pleurant, tantôt souriant. Une part au fond de moi espérait toujours qu’il revienne, que je me réveille et qu’on me dise que tout ceci n’était qu’un cauchemar, mais ce n’était pas le cas..

En sortant de cette maison, j’avais fait mon deuil, je n’y suis jamais retournée, la souffrance que je ressentais là bas m’était insupportable, mais je n’ai jamais oublié Ali. J’ai pu reprendre un mode de vie plus ou moins normal, entre mes études, mon enfant, et mon travail de livreuse que j’ai gardé à la mémoire de mon amour, sauf que je ne recevais plus de commande tardive.

7 mois plutard, j’accouche d’une magnifique petite fille. Yara avait les yeux et le sourire de son père, et mon amour pour elle comblait tous les manques que je ressentais. J’étais seule et j’ai fait d’elle mon monde. J’avais beaucoup de mal à suivre mes études en même temps, mais elle me donnait la force de continuer, pour elle, pour moi et pour son père.

Voilà les filles, c’est plus ou moins mon histoire, j’ai sauté quelques détails par manque de temps et de mots aussi, mais le fond y est. Si vous vous posez la question, oui j’ai pu aimer encore une fois après Ali, je suis fiancée depuis quelques mois, il connait mon histoire, et connait ma fille aussi. D’ailleurs il l’aime comme si elle était la sienne. Mais cette histoire est pour une autre fois.

Ali vit toujours en moi et à travers Yara aussi, il restera à jamais mon grand amour. Je suis Farah, fille du Maroc, mère de Yara, et c’était mon histoire.

PS : je ne suis plus livreuse maintenant, mais ça me manque par moment..

En lisant vos commentaires, j’ai les larmes aux yeux. Si je partage avec vous mon histoire c’est pour vous dire que la vie nous joue des tours aussi. Profiter de votre amour, et vivez le au jour le jour, rien n’est immortel dans la vie, c’est une réalité qu’on ne peut pas oublier. C’est pour cela que je vous demande de profiter de tout l’amour que vous pouvez donner ou recevoir. Ne pensez pas aux conséquences, la vie ne tient qu’à un fils, et le sort de chacun de nous est tellement ironique. Ne perdez jamais espoir, ne regrettez rien, et n’oubliez rien. Vos expériences, vos malheurs, vos souvenirs, c’est ce qui fait que vous soyez ce que vous êtes aujourd’hui. Et n’oubliez jamais « After every storm, there is a rainbow », le mien était Yara.

Avec mes parents ça ne s'est pas vraiment arrangé, je les ai appelé quand Yara est née, je les appelle lors des fetes et des Aid, ma mere appelle pour les anniversaire, mais on ne s'est pas revu, je n'ai pas beaucoup reparlé à mon père, je ne suis pas repartie chez eux, ils ont également appris pour mes fiançailles, et j'espère pouvoir les voir à mon mariage, ça me serait d'une grande joie, et je voudrai tant que Yara connaissent enfin ses grands parents

Oui, Yara voit souvent ses grand-parents paternels, ils l'adorent, je pense qu'ils voient en elle leur fils, comme moi je vois mon amour à travers elle. Son grand-père veille à être présent pour elle comme si c'était sa fille, et sa grand mère est juste adorable avec elle.